

Carole Caspar



Caliente

Carole CASPAR

Caliente

© Carole CASPAR, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1341-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous ceux qui m'encouragent à tracer mon propre chemin.

Partie I – En roue libre

Chapitre 1 : Sous le soleil brûlant

Il faisait chaud ce jour-là. Horriblement, péniblement chaud. Bien que le soir tombe, l'atmosphère de cette fin juillet restait étouffante, sans un souffle d'air. Cela ne m'avait pas empêché de prendre mon vélo et de parcourir une cinquantaine de kilomètres. Le remède absolu pour déconnecter de mon lot quotidien de petits tracés. Ça ou le kayak, au choix.

J'avais cédé la place dans l'unique salle de bain à Éliane, ma nouvelle compagne depuis quelques mois, et je finissais de m'habiller en vue de notre sortie hebdomadaire quand machinalement je soulevai le coin du rideau et regardai par la fenêtre ouverte. Les volets étaient à moitié baissés, je n'avais pas pour habitude d'espionner mes voisins. Pourtant le spectacle qui m'attendait en-dessous ne manquait pas de piquant.

J'avais emménagé dans cette maison en location juste après mon divorce, il y a trois ans. Ce qui devait être du provisoire avait tendance à s'éterniser. Demi-maison serait plus juste, puisque par soucis de rentabilité, les propriétaires avaient coupé un Mansart des années 80, formant deux petites habitations jumelles parfaitement identiques : une grande pièce de vie avec cuisine ouverte en bas. Deux chambres et une salle de bain à l'étage. Un carré de pelouse sur l'avant. Et à l'arrière, une terrasse bordée d'une bande herbeuse. C'est sur cette vue plongeante que donnait ma fenêtre de chambre.

Le jardinage était le cadet de mes soucis. Je me contentais de passer rapidement la tondeuse quand l'herbe devenait honteusement trop haute. Cet été caniculaire me dispensait de cette corvée depuis bientôt deux mois. Mais si la bordure de la terrasse, de mon côté, ressemblait à une moquette rase couleur jaune moutarde, ma voisine avait transformée sa parcelle en un exubérant potager ponctué çà et là de fleurs multicolores. Dès son arrivée, fin mai, je l'avais observée défricher avec soin ces deux mètres carrés envahis de mauvaises herbes et y installer toute sorte de plantations qui foisonnaient à présent sous le soleil estival.

Et ce soir, elle arrosait ses plates-bandes en ayant omis de remettre son t-shirt. Dois-je préciser que la demoiselle – pardon, la dame – ne portait à ma connaissance jamais de soutien-gorge. Sa poitrine menue était donc exhibée là,

sous mes yeux, insolente d'impudeur dans la lumière déclinante, terriblement affriolante.

La première fois que je l'avais rencontrée, j'avais su que cette femme était dangereuse. Elle s'installait tout juste. Pas de mari en vue bien qu'elle me précisa qu'ils emménageaient à deux. Un carton dans les bras et le sourire aux lèvres, elle était venue se présenter alors que je garais ma BMW dans la cour commune.

C'est à cette occasion, lorsqu'elle avait posé son carton à terre pour me serrer la main, que j'avais pu constater qu'elle ne portait rien sous son t-shirt Nirvana, celui avec la silhouette de nymphe ailée de l'album *In Utero*.

J'étais resté courtois mais avais tout fait pour écourter la conversation, ne lui posant aucune question et répondant le plus brièvement possible aux siennes. Surtout j'avais soigneusement évité de lui proposer mon aide pour décharger son Dacia *Duster* rempli à ras bord. Depuis, j'avais fui mes voisins du mieux que je pouvais. Bonjour-bonsoir si par hasard je les croisais et ça s'arrêtait là. Il n'y avait eu qu'une fois où je n'avais pu éviter de les côtoyer sans paraître grossier, quand le mari, un malotru autoritaire, m'avait alpagué au retour d'une de mes séances de sport pour m'inviter à prendre l'apéritif, peu après leur emménagement. J'avais promis de leur rendre l'invitation, et m'étais défilé.

Malgré cela, je n'ignorais rien ou si peu de choses de leur vie intime. Les cloisons à l'intérieur de la maison étaient fines comme du papier à cigarette. J'avais pu le constater avec mes voisins précédents. Et j'avais aussitôt adopté un mode de vie feutré, prenant l'habitude de parler bas, et d'écouter ma musique au casque, de façon à me faire aussi discret que possible. J'avais redoublé de précautions depuis l'installation de mes nouveaux voisins. Il faut dire que le mari semblait particulièrement intolérant au bruit, comme il me l'avait vite signalé au cours de notre unique conversation. De son côté pourtant, écouter ses arias favorites à plein volume ne semblait lui poser aucun problème. Mon idée à son sujet avait été vite pliée. Sectaire, arriviste et prétentieux. Trois raisons de plus pour ne pas s'y frotter.

Mon regard s'attardait. Elle était là, seins nus, penchée sur ses plates-bandes, un arrosoir à la main. Son mari ne mit pas longtemps à s'apercevoir de la situation. Il l'apostropha rudement, comme il le faisait fréquemment :

— Non mais ça va pas de sortir à poil !

Comme à son habitude, le ton cassant de son époux ne sembla lui faire ni chaud ni froid. Elle se redressa et se tourna vers lui, exhibant un peu plus sa poitrine aux tétons ronds et alléchants.

— Tu es bien torse nu, toi que je sache ! Pourquoi je devrais me couvrir alors qu'on crève de chaud ?

— Ça t'excite que tout le monde puisse te mater ?

Elle haussa les épaules :

— Il n'y a personne, arrête ton cinéma.

Tony restait sur le pas de la porte-fenêtre d'où il ne pouvait pas deviner ma présence. Aussi je sursautai lorsqu'il lança :

— Tu ne sais pas si le voisin n'est pas en train de se rincer l'œil, regarde, son volet est à moitié relevé !

Oups... Ce rustaud serait-il finalement doté un sixième sens ? Ou se contentait-il de projeter ce qu'il n'aurait pas manqué de faire... Je reculai d'instinct.

La perspective évoquée par son mari ne sembla pas effaroucher la dame :

— Et alors ? Grand bien lui fasse... Il n'y aurait pas mort d'homme que je sache ! Et puis très franchement, je ne pense pas que ce soit son genre.

— Qu'est-ce que t'en sais ? Tu le connais maintenant ? Crois-moi, il est louche ce gars. Trop secret pour être honnête.

Quelques instants de répit et Tony repartit à la charge :

— Bon t'as pas bientôt fini de gaspiller toute cette flotte ? Je la paie, l'eau.

Elle soupira, sachant le combat perdu d'avance :

— Tu voudrais quoi ? Que je laisse tout crever pour te faire économiser trois francs six sous ? Même pas en rêve !

Embrassant son potager du regard, elle essaya bravement d'amadouer son insupportable conjoint :

— Tu n'es pas content de manger une salade fraîchement cueillie tous les

soirs ?

Vaine tentative. Tout ce qu'elle obtint en retour fut un cinglant :

— Oui, enfin, il y a les supermarchés pour ça !

Fin de la discussion.

Je serrai le rideau dans ma main. Ce gars n'avait aucun respect pour son épouse. Déjà, lorsque nous avions échangé brièvement le soir de l'apéro, alors qu'elle expliquait le principe de l'association de réinsertion qu'elle avait mise en place, il l'avait interrompue sans manière :

— Pas franchement lucratif si vous voulez mon avis, mais ça l'occupe !

Avant de lever son verre et d'avaler une grande gorgée de kir cassis.

Samara était différente des femmes que j'avais l'habitude de côtoyer. Déjà son sourire, dont elle semblait ne jamais se départir était un pur bonheur. Et puis elle était, comment dire ? Bien dans ses baskets. Au sens propre comme au figuré car je ne l'avais jamais vu habillée autrement qu'en combo jean-baskets-t-shirt. Elle ne semblait absolument pas se préoccuper de son apparence. Aucune trace de maquillage sur son beau visage. Une coupe courte striée de fils argentés qu'elle ne prenait pas le soin de teindre. Elle était juste elle, sans artifice et cela la rendait terriblement attirante... C'est pour ça que je préférais d'emblée me tenir à l'écart. Une histoire compliquée d'adultère sous le même toit... Brr... Très peu pour moi.

Pourtant ce soir, je prenais un indéniable plaisir à la regarder, si désirable, si...

L'instant magique fut interrompu quand je sentis un regard dans mon dos. Je fis volte-face pour découvrir Éliane, ma petite amie permanentée et décolorée, enveloppée d'une serviette de bain, qui me scrutait sourcils froncés. Elle s'approcha de la fenêtre, souleva à son tour le rideau puis me fixa. Je suivis son regard. Je ne sais pas ce qui me surprit le plus : la puissance de mon érection, nettement visible à travers mon pantalon ou l'impact de la main manucurée qui vint s'écraser sur ma joue.

Chapitre 2 : Jour d'orage

Depuis deux mois et demi, j'avais l'impression d'habiter à côté d'un fantôme. Comment, avec une telle promiscuité, mon séduisant voisin pouvait-il rester une telle énigme ? À peine bonjour-bonsoir, et encore quand j'avais la chance de le croiser. Si j'avais été un tantinet parano, j'aurais fini par croire qu'il faisait tout pour me fuir...

J'étais tombée sur lui le premier jour de notre emménagement, pensant que c'était de bon augure de faire aussi rapidement sa connaissance. Il descendait de sa jolie voiture grise, manifestement de retour du bureau bien qu'il ne soit que 15h00. J'en avais conclu ça à sa tenue : costume de marque bien coupé, col ouvert sans cravate. Très distingué, le voisin. Et plutôt beau gosse. Le teint halé, des cheveux blonds peut-être un peu trop longs, des yeux noisette. La silhouette tonique d'un sportif accompli. Vraiment pas mal...

Je n'avais pu ignorer son regard posé sur ma poitrine lorsque j'avais déposé mon carton pour pouvoir lui serrer la main. Ça m'apprendra à ne pas porter de soutien-gorge... Mais que voulez-vous, je déteste tout ce qui serre ou qui gêne. Sans connaître la situation conjugale de mon interlocuteur, j'avais jugé bon de lever toute ambiguïté en précisant que « mon mari et moi » emménagions ici le temps des travaux dans notre maison.

Depuis ça, pas grand-chose. Tony, mon époux depuis cinq ans, avait aussi cherché à nouer le contact en conviant notre voisin à un apéritif informel. L'occasion d'en apprendre un peu plus sur la personne à côté de qui nous allions vivre. Nous avons réussi à lui arracher sa profession (il avait créé une entreprise qui aménageait des véhicules utilitaires en camion de pompiers), son âge (cinquante-trois ans), son état civil (divorcé, un enfant, en l'occurrence un grand garçon de dix-sept ans que nous avons aperçu une seule fois) et compris entre les lignes qu'il était de la trempe des self-made-men au parcours scolaire chaotique.

J'en avais voulu à Tony quand il avait interrompu Baptiste qui évoquait son activité en ricanant bêtement :

— Les camions de pompier ? Ça sent le gros fantasme de garçonnet !